ges Fehlverhalten selbstkritisch zu beleuchten. Kunden des «grauen Arzneimittelmarktes» seien somit keine ahnungslosen, betrugsgefährdeten Hausfrauen – so das generalisierende Bild Schüpperts (S. 38) –, sondern diese drückten durch ihr Handeln «Unabhängigkeitswillen» aus, den Wunsch sich «staatlichen Umarmungsstrategien» zur Wahrung ihrer Privatsphäre zu entziehen (S. 17) – so Mildenbergers These.

Diese sehr lesenswerte und erhellende Studie endet 1989 mit der Auflösung der ZBUH. Der Autor wirft jedoch ausgehend von diesem Problembereich einen kurzen Ausblick in die Gegenwart unseres zunehmend in globale Strukturen eingebundenen Gesundheitssystems: Wie viel staatliche Regulierung braucht dieses? Welche Rolle spielt das Internet für den Vertrieb von Medikamenten angesichts eines national verfassten Apothekenrechts (S. 136)? Wie sieht es mit der Kooperation zwischen Gesundheitsplanern und der Pharmabranche aus?

Der einzige Wermutstropfen aus historisch-soziologischer Sicht: Mildenberger erklärt an keiner Stelle, wieso er sich für den Begriff medikale «Subkultur» entschieden hat, wie er ihn zu verwenden gedenkt und verweist dementsprechend auch nicht auf dessen Bedeutungsgeschichte innerhalb der Soziologie. Dem Leser begegnen im Verlauf der Arbeit nur vage Hinweise, was er genau damit meint. Einmal wird der Begriff mit «Parallelwelt» (S. 17) assoziiert, an anderer Stelle in Opposition zum Begriff «Geschäftemacherei» (S. 135) gesetzt. Eine kurze explizite Ausführung, was die Bezeichnung «Subkultur» präziser beschreibt als andere mögliche Begriffe in diesem Feld wie z.B. «alternativ», «nonkonform» oder «nichthegeemonial» wäre für die historisch-systematisch interessierten Leser hilfreich gewesen.

Bernadett Bigalke, Erfurt (D)

Neurocultures. Glimpses into an Expanding Universe. Edited by Francisco Ortega, Fernando Vidal. Frankfurt am Main; Berlin; Bern; Bruxelles; New York; Oxford; Wien, P. Lang, 2011. 359 p. Ill. CHF 83. ISBN 978-3-631-59855-9

Ce recueil de textes soumet à une étude critique un ensemble de disciplines et de pratiques apparues dans le sillon des neurosciences: la neuroascèse (Ortega), le neurobouddhisme (John Tresch), etc., sans oublier l'ensemble des productions que la cérébralité et ses problématiques inspire, dans les arts plastiques (Aldworth, Zwijenberg), la littérature (Gennero) ou le cinéma (Vidal). Si nous trouvons là de quoi prendre la mesure de cet «univers en expansion», on regrettera que l'exercice tourne parfois au neuro-inventaire à la Prévert, peinant à dégager les enjeux liés à l'émergence de cette neuroculture.

Une figure anthropologique s'y dégage dès l'introduction; le sujet cérébral, centre de gravité performatif du champ neuroculturel (Vidal et Ortega). Réduire traits de personnalité et compétences intellectuelles à des processus subpersonnels – des zones cérébrales – romprait avec la tradition du sujet philosophique et sa saisie réflexive et/ou avec le sujet «dyadique» des sciences sociales (Ehrenberg). On regrettera qu'une seule des contributions (Meloni) parvienne à inscrire cette critique des prétentions réductionnistes des neurosciences modernes dans la lignée éclairante de l'opposition diltheyienne entre explication et compréhension: «When we become aware of such a centuries-long internal division within ourselves, we can grasp the full

significance of the late 20th-century forms of the cerebral subject as the anthropological space where the struggle between naturalism and anti-naturalism is being re-enacted.» (p. 111)

Bien qu'il admette des degrés, l'antinaturalisme domine dans ce recueil, fédéré autour d'une référence commune: la phrénologie. Pour Cathy Gere et Marizio Meloni, notamment, les thèses localisationnistes trouveraient leur origine dans l'œuvre de Gall, qui entendait corréler les spécificités humaines aux formes et contours du crâne. On pourrait reconstituer l'argument implicite: la phrénologie fut présentée comme une science, avant d'être discréditée. Quid des prétentions neuroscientifiques?

Si certaines remarques sur la fiabilité, la portée et le pouvoir de fascination qu'exerce l'imagerie cérébrale, l'IRMf surtout, sont convaincantes, on s'étonnera que les autres techniques et méthodes de la neurologie moderne ne soient pas soumises à la même analyse. La phrénologie fut révoquée, du vivant même de Gall, au motif de son absence de fondement scientifique. La mise au jour de doubles dissociations ne constitue-t-elle pas l'origine – discutable certes, mais infiniment moins polémique – de la neurologie localisationniste moderne? Est-il donc fondé d'assimiler les neurosciences à une néophrénologie, et la rendre par là suspecte *a priori*?

Les contributions de Benilton et Bezzeria ne manquent cependant pas de dénoncer, à juste titre, les présupposés réductionnistes naïfs des neurosciences. Dans le programme fort de ces dernières, à la suite de Francis Crick ou de Patricia Churchland, les régions cérébrales sont devenues les *causes* des compétences dont la responsabilité incombait jusque-là aux agents psychologiques ou sociaux. Pour Bezzeria, c'est tenter d'expliquer le film en examinant la pellicule, ou, pour Ehrenberg et Meloni, expliquer le tout au moyen de la partie (erreur méréologique). Les auteurs dénoncent bien évidemment l'absurdité d'une anthropologie solipsiste, réduite au seul milieu neuronal. Si un naturalisme faible reste envisageable, on regrettera que l'exercice ne contribue finalement qu'au renforcement d'une opposition de principe entre sciences naturelles et humaines, plutôt que d'ériger en principe la résolution transdisciplinaire de leurs problèmes communs.

Deux contributions de Aldwoth et Lindemann se démarquent cependant, interrogeant la fascination qu'exerce l'iconographie cérébrale, qu'elle soit artistique ou médicale. Organe insensible, le cerveau brille par sa transparence fonctionnelle. Là où chacun peut sentir ou entendre son cœur battre, la «nature» cérébrale de la perception reste quant à elle absente de la phénoménologie de la perception. Objectiver la cérébralité, en l'externalisant, reste le seul moyen disponible au corps pour étendre sa mission homéostatique. Elle n'en reste donc pas à une simple querelle des sujets, qu'elle entend dialectaliser; poser l'existence d'un sujet cérébral impersonnel, c'est fournir au sujet réflexif accès et contrôle à sa cérébralité. La perspective prend dès lors une tout autre envergure: l'émergence du sujet cérébral représenterait moins une rupture qu'une étape, dans le processus d'appropriation, par le sujet, de son moi cérébral.

Mathieu Arminjon, Lausanne (CH)